

Suite des souvenirs d'un médecin de la Marine

Roland Bourcart (Bx 48)

Mururoa

En fait, cet atoll du Pacifique doit s'appeler « Moruroa », nom qui peut désigner soit une île ayant la forme d'une nasse de pêche, soit une île secrète, le terme « Moru » signifiant en dialecte mangarévien, soit « secret », soit « filet de pêche ».

L'atoll, découvert sans doute en 1767 par l'explorateur anglais Carteret, n'a jamais été habité de façon permanente.

Un baleinier américain, *la Mathilda*, y fit naufrage en 1792 et, en 1834, un équipage de Tahiti récupéra sa cloche, ce qui occasionna une bagarre mortelle avec les occupants de l'atoll.

En 1942 ou 1943, il n'y avait sur l'île que trois travailleurs polynésiens : un homme, sa femme et l'amant, qui vivaient en bonne intelligence jusqu'au moment où les brutalités du mari entraînèrent son assassinat par les deux autres.

Une légende court à propos d'un trésor qui serait enfoui dans un des « motu » de la partie sud (légende que m'a raconté Rodolphe Williams, dit « Rodo », après qu'il a participé à l'expédition du *Kon-Tiki*. Un navire espagnol transportant des trésors récupérés au Pérou par les conquérants espagnols aurait abandonné dans l'atoll sa cargaison de richesses, après que le capitaine ait décidé de s'enfuir et de massacrer son équipage mutiné, ce qui ne lui a pas réussi d'ailleurs, car son navire a sombré peu après... Si cette légende est vraie, l'atoll pourrait lui devoir son nom c'est-à-dire une île qui a son secret.

Plus récemment, Mururoa a été baptisé aussi « l'île du grand secret » mais pour une autre raison...

En 1958, à la suite des premiers essais nucléaires de la France en Algérie (Reggane), le Comité à l'Énergie Atomique (CEA) a choisi d'établir un nouveau centre d'expérimentations en Polynésie française.

Après que l'Assemblée Territoriale de Polynésie ait fait donation à la France des atolls inhabités de Mururoa et Fangataufa en 1964, 210 essais au total ont été réalisés dans ces deux atolls, tirs aériens de 1966 à 1974, puis tirs en sous-sol jusqu'en 1996.

Avant mon arrivée sur les « sites », en juillet 1972, il y avait eu déjà 25 tirs aériens à Mururoa et 4 tirs aériens à Fangataufa, dont la première bombe H française (Canopus).

J'ai été médecin chef des Sites d'Expérimentations Nucléaires (Mururoa et Fangataufa) de juillet 1972 à juillet 1973 et j'ai assisté à deux tirs aériens à « Muru » :

– ARIEL le 31 juillet 1972 des tirs de faibles puissances ;

– EUTERPE le 21 juillet 1973.

Les tirs aériens se faisaient encore sous des ballons gonflés à l'hélium. Les derniers ont eu lieu en 1974. Au moment des tirs, toute la population de l'atoll (y compris les chiens et les chats) embarquaient à bord des bâtiments-bases de la Marine (*La Rance, la Maurienne, le Maine...*) pour rester à distance de l'atoll jusqu'à ce que les contrôles de sécurité radiologique autorisent le retour à terre, ce qui prenait seulement quelques heures.

L'atoll était divisé en secteurs qui portaient le plus souvent des prénoms féminins (comme les cyclones autrefois).

Denise, où se trouvait un PEA (Poste d'Expérimentation Avancée), un énorme blockhaus de 50 000 tonnes, dont les fondations s'enfonçaient à 9 m de profondeur dans la dalle corallienne. Sa façade était dirigée vers le lagon et était percée d'énormes hublots derrière lesquels opéraient des caméras ultra-rapides capables d'enregistrer les premières millisecondes des explosions atomiques.

Françoise, Camélia, Hélène, correspondaient à la zone aéroportuaire où se posaient les DC-6 puis les caravelles, ainsi que les hélicoptères Alouette II.

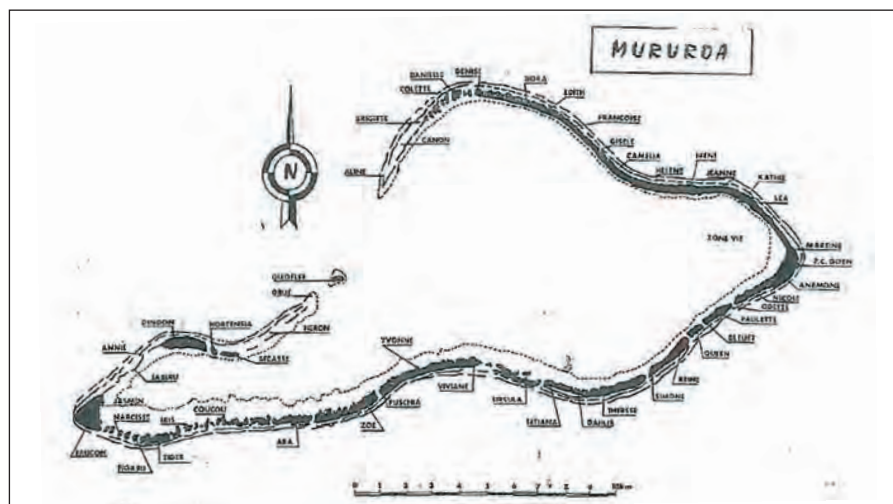
Kathie était le secteur où étaient amarrés les divers bâtiments-bases de la Marine (*Maurienne, Maine, Rance...*). Mon ancien bateau, le « *Francis Garnier* », sur lequel j'ai connu Tahiti en 1955, est venu à Mururoa en 1965, mais je ne l'ai jamais revu avant qu'il soit coulé au large de Tahiti, le 29 octobre 1966.

Martine, où se trouvait la zone vie, tout au fond du lagon. C'est là qu'étaient logés les personnels militaires, soit dans des petits « fare niau » (petits bungalows en bois au toit de chaume) au bord du lagon (pour certains officiers dont je faisais partie...), soit dans des « shelter » (logements préfabriqués). La majorité des personnels civils étaient logés au « Tiare Village » plus rapproché de la côte exposée à la mer du large.

Anémone, où se trouvait l'aire de gonflage des ballons et le PCT (Poste de Commande des Tirs) hérissé d'un grand nombre d'antennes.

Des 2 côtés de la passe, Dindon et Hortensia faisaient face à Aline et Colette.

Mururoa était un « melting-pot », un rassemblement hétéroclite de différentes catégories de personnes : des militaires (Mer, Air, Terre, Légion) et des civils (ingénieurs du Commissariat à l'Énergie Atomique, agents d'entreprises tahitiennes et métropolitaines, travailleurs polynésiens venant de Tahiti ou des autres îles. Chaque catégorie de résidents (ni femmes, ni enfants) bénéficiait d'installations particulières (restaurants, cinémas, centres de loisirs, équipements sportifs...).



Des contrôles radiologiques étaient effectués régulièrement pas le SMSR (Service Mixte de Sécurité Radiologique) et le SMCB (Service Mixte de Contrôle Biologique), contrôle à la fois sur les personnes (port du dosimètre) et sur l'environnement.

En tant que médecin chef des sites, j'avais droit à un double logement, selon ma préférence et les caprices de la météo :

– soit une chambre sur la Maurienne,

– soit un « fare niau » dans la zone Martine juste à côté de celui du « Com.sites » (commandant des sites). Ce dernier avait planté un hibiscus devant chez lui et moi un pied de tiare (une seule fleur, hélas !).

Mururoa bénéficiait d'une infirmerie-hôpital bien équipée, avec quelques lits, une salle de chirurgie installée dans un grand camion, 6 ou 7 médecins, dont un chirurgien et une douzaine d'infirmiers.

L'ambiance générale était très bonne chez le personnel de santé et j'ai eu très peu de maladies ou accidents graves à déplorer pendant l'année de mon séjour, hormis un décès par noyade et un rapatriement sanitaire en France pour une grave dépression (l'absence prolongée de la famille ou les mauvaises nouvelles du pays étaient cruellement ressenties par certains résidents).

Mon souci quotidien, sur le plan hygiène, était la présence des mouches, qui nous harcelaient à chaque repas, en raison de la proximité du dépôt d'ordures et en dépit des épandages d'insecticides effectués régulièrement sur la zone vie.

Chaque militaire pouvait prétendre à un repos de 4 jours par mois à Tahiti, dans la mesure bien entendu où sa présence n'était pas indispensable à Mururoa. Personnellement, j'ai encouragé ces pratiques (pour le moral des troupes) et j'en ai profité moi-même chaque fois que c'était possible. Les transports entre Muru et Tahiti étaient assurés d'abord par DC6 (3 heures de vol) puis par caravelle (2 heures de vol). « Concorde » s'est posé une seule fois à Mururoa, en septembre 1985, avec, à bord, le Président François Mitterrand.

La vie à Mururoa était partagée entre le travail et les loisirs organisés autour des sports.

Pour moi, le matin était occupé par les obligations administratives, le briefing quotidien avec les responsables des sites et les visites médicales à bord des bâtiments-bases dépourvus de médecin.

Pour tous les officiers de la zone Martine, volley-ball avant le repas de midi et baignade dans le lagon. Mais attention aux « nohu » ou poissons-pierres assez abondants au bord de la plage, raison pour laquelle on demandait à l'aumônier de s'avancer le premier au bain, de



Mon home au bord de la plage.

façon à marcher ensuite dans ses pas (il devait bénéficier d'une protection particulière, n'est-ce pas ?).

L'après-midi, je faisais presque chaque jour une partie de tennis et le soir une répétition de mes chansons avec ma guitare.

La pêche dans le lagon était interdite mais j'ai eu quand même des cas de ciguatera chez des Polynésiens qui avait consommé des « oeo » (becs de cane).

Nous avions une petite station de radio locale « Radio Muru » avec animation musicale.

Les photographies étaient règlementées et plus aucune communication téléphonique n'était tolérée lorsqu'on avait « passé le rubi-

con », c'est-à-dire lorsqu'un tir nucléaire était proche.

Je faisais souvent le tour de l'atoll en Alouette II et je suis allé plusieurs fois à Fangataufa, (distant de 45 km) à bord d'un Cessna.

Nous avions parfois la visite-éclair de personnalités officielles chargées de missions : les stagiaires de l'Institut des Hautes Études de la Défense, le médecin général inspecteur Lenoir, Directeur du Service de Santé des Armées, le médecin en chef Duthil, Directeur du Service de Santé en Polynésie française, remplacé peu après par le médecin en chef Simon, avec lequel j'ai eu de très cordiales relations après mon séjour à Muru, quand j'ai





Bernard Dambielle dit « Le marquis » et son épouse.

J'ai pu bénéficier cette année-là d'un intermède de quelques jours à bord du bâtiment de soutien mobile « Garonne », commandé par le capitaine de corvette Lesvenan qui m'avait requis pour l'accompagner aux Marquises.

Là-bas, j'ai eu le plaisir de retrouver comme médecin chef de cet archipel mon vieux camarade de promotion Dambielle (dit « Le marquis »). Il exerce un métier un peu stressant étant donné l'absence de possibilité d'évacuation sanitaire rapide vers Tahiti !

Peu avant la fin du séjour comme médecin chef des Sites (en juin 1973), un bateau contestataire de Greenpeace, le *FRI*, a été arraisonné au large de l'atoll et les écolopacifistes ont été amenés à terre « manu militari » (quoique non violents, ils ne voulaient pas quitter leur bateau). Il y avait notamment à bord le général de Bollardière, le prêtre Jean Toulat, l'écrivain Jean-Marie Muller et... une femme enceinte de quelques mois.



Ils ont passé la nuit sur place mais ont été dirigés dès le lendemain sur HAO (la Base avancée) où ils ont donné à mes camarades quelques désagréments (grève de la faim), puis rapatriés sur Tahiti (la Base arrière des Sites).

été affecté à l'infirmerie de la Base Marine à Papeete.

Il y a eu aussi des visiteurs plus distrayants :

- visite autorisée une fois par an pour les familles,
- démonstration superbe de danses par le groupe de Claire Leverd,
- récital du chanteur Jacques Dutronc. Il est venu me voir dans mon fare et je lui ai appris le tamare.

Il y avait aussi quelques fêtes locales :

- fête traditionnelle de Camerone, pour la Légion,
- les concours de crèches pour Noël,
- le personnel de Santé s'était aménagé un petit abri enterré faisant souvent office de night-club pour fêter les arrivées et les départs et aussi un « motu » privé pour se détendre le dimanche (sorte de maison de campagne vers Paulette ou Bleuet...).



Abri enterré - Night club.

COLLOQUE ET EXPOSITION

« Quinine et Paludisme, 1820 – 2020 »

À l'occasion du bicentenaire de l'extraction de la quinine par Joseph Pelletier et Joseph Caventou et les 140 ans de la découverte de l'hématozoaire du paludisme par Alphonse Laveran, s'ouvrira un colloque d'une journée, le mardi 12 mai 2020, à l'École du Val-de-Grâce, 1 place Alphonse Laveran, 75005 Paris, et une exposition temporaire sur deux sites (Musée du Service de Santé des Armées au Val-de-Grâce et Faculté de pharmacie de Paris, avenue de l'Observatoire). La matinée du colloque sera consacrée à la Quinine, et l'après-midi au Paludisme (programme détaillé sur le site internet de l'Association des Amis du Musée du Service de Santé des Armées (AAMSSA) : www.aamssa.fr). Ces manifestations sont organisées en partenariat avec l'AAMSSA et la Faculté de pharmacie de Paris.